L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 21 AOUT 1883. 56me Année

Entered at the Post office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS,

MARDI, 21 AOUT 1873.

Supplément de L'ABEILLE

Voir le supplément de l'ABEILLE pour ses annonces de ventes de propriétés par le collecteur de taxes d'Etat.

L'insuccès de la grève des opérateurs télégraphiques.

Tous les observateurs sérieux, tous les amis du progrès et de l'humanité, comme tous les vrais conservateurs, ont assisté, avec une anxieuse curiosité, à la formation, au développement de la grève des opérateurs télégraphiques du "Western Union". Ce n'était pas la une manifestation ordinaire, comme nous en voyons tant de nos jours, en Amérique comme en Europe, désordonnée, tumultueuse, mal conçue, mal conduite ; une mesure prise *ab irato*.

La mesure avait été conçue de longue date ; elle s'appuyait sur une vaste association de plus de vingt-deux mille personnes, unies par une étroite solidarité. La Fraternité des opérateurs avait même été instituée, développée, combinée, en vue de la grève, que l'on méditait depuis longtemps. De plus, elle n'était pas recrutée, au hasard, parmi les classes ignorantes, illettrées, mais parmi celles où l'éducation est de mise, où l'instruction est répandue. On sait, d'ailleurs, que chaque opérateur doit subir un examen et faire une sorte de stage, avant d'être admis par la compagnie, ce qui n'est nullement, de la part de celle-ci, une exigence déraisonnable car l'emploi suppose, une assez grande culture d'esprit et impose une grave responsabilité. Enfin, presque tout le personnel du corps des opérateurs sort du monde commerçant et aisé, où l'on puise généralement dans les familles des idées élevées, des habitudes d'ordre et de conservation sociale. La grève en question, s'organisait donc dans des conditions tout à fait exceptionnelles ; c'était la première fois qu'une grande compagnie se trouvait face à face avec une vaste coalition d'employés, capable de lui tenir tête, de lutter avec elle—et cela, pour trois raisons qui semblaient toutes puissantes : d'abord, la valeur intellectuelle de ceux qui dirigeaient, l'association, puis le fonds de réserve que celle-ci possédait et que venaient encore de grossir les autres associations d'employés et les "trades unions" ; enfin, l'interruption d'un important service public, interruption qui ne pouvait durer longtemps, sans soulever les clameurs du monde politique, du monde commerçant, du monde industriel.

En dépit de tout cela, la grève vient d'échouer, et son insuccès, dans de pareilles circonstances, est une grave leçon dont aurait tort de ne pas profiter la société américaine, constituée, comme elle l'est, au point de vue économique.

En fait, comme moyen de résistance du travail au capital, la grève est tuée ; elle ne se relèvera pas ou se relèvera difficilement, du coup qui vient de la frapper. Toute la question est de savoir si les choses peuvent en rester là.

Ou se lie trop à la concurrence, on se repose trop sur elle du soin de rétablir l'ordre. On annonce déjà triomphalement la création d'une grande compagnie rivale de télégraphie postale, au capital de vingt-un millions de dollars, sous la direction puissante de M. Mackay. Cette compagnie résistera-t-elle ? Le "Western Union" saura-t-il pas bientôt acheter une bonne partie de ses actions et n'assistera-nous pas alors à une nouvelle absorbition, semblable à toutes celles dont nous avons été témoins, plus d'une fois déjà, et la situation actuelle ne se reproduira-t-elle pas, avec toutes ses luttes et tous ses périls ?

Nous songeons aux dangers dont est menacée la société américaine et nous voudrions la voir sortir victorieuse, et plus grande encore qu'aujourd'hui, de la crise où elle est engagée.

Nous croyons voir pour elle un moyen de salut. Notre défaut est d'être resté, économiquement parlant, dans les conditions où nous nous trouvions avant que s'opérât en grand le peuplement du pays. Il nous fallait de la liberté, beaucoup de liberté, pour nous développer, et on ne nous l'a pas marchandée. A mesure que les populations s'agglomèraient, que les terres se défricheraient, que les trafics s'organiseraient, le gouvernement s'obstinant à ne rien faire, à ne rien réglementer, tout s'est installé tout à grand au hasard, avec les exagérations, les abus dont est susceptible l'activité humaine, chaque fois qu'elle échappe à l'intervention d'un pouvoir modérateur.

C'est ainsi que, fier de certaines productions du sol, dont on tirait d'immenses bénéfices et qui promettaient de s'imposer au monde entier, on a négligé de développer l'industrie manufacturière ; les choses sont allées ainsi, du mieux qu'elles le pouvaient, jusqu'à ce qu'un jour on s'aperçût que plus les richesses du pays augmentaient, plus, en réalité, le pays s'appauvrissait, parce que les articles que l'on importait coûtaient plus que ne rapportaient ceux que l'on exportait. L'argent sortait ainsi de l'Union plus vite qu'il n'y surgissait du sol. Il n'y avait qu'un remède au mal, c'était de protéger l'industrie manufacturière ; on l'a fait immédiatement, sans hésiter, et avec grande raison. La protection nous a sauvés.

C'est ainsi encore que, fier des admirables moyens de communication que l'on devait à l'emploi de la vapeur et de l'électricité, on a laissé naître, grandir, de trop puissantes compagnies.

Il est donc nécessaire que le Congrès intervienne, comme il l'a fait dans la question industrielle, et d'une façon purement pratique. Sans se lancer dans des théories à perte de vue, il a tout simplement appliqué un tarif protecteur, et il s'est trouvé que ce tarif répondait à tous les besoins de la situation ; en moins de vingt ans, la face du pays a été changée. Qu'il agisse de même à l'égard des monopoles nuisibles. On s'est fié à la concurrence pour modérer les entraînements et la concurrence a prouvé qu'elle était impuissante. Qu'il établisse donc pour son propre compte une grande ligne postale à la prospérité de laquelle les Etats-Unis seront intéressés, et le danger disparaîtra.

Ce n'est là qu'un expédient, nous le savons. C'est précisément pour cette raison que le moyen est bon, infaillible. Ce qui a, jusqu'ici, mis la société américaine à l'abri des grandes crises, c'est qu'elle ne s'est jamais jetée dans les rêveries et les théories ; elle s'a travaillé au jour le jour, corrigeant, comme elle l'entendait et le pouvait, les abus, à mesure qu'ils se présentaient—s'en remettant à l'avenir de redresser, à son tour, et suivant les besoins du moment, ceux qui surgiraient plus tard.

Le Congrès sera, certainement, nous pouvons même dire qu'il est sûr de la question ; le commerce, justement alarmé des derniers événements, des pertes que lui a occasionnées la récente grève, demande qu'on le mette désormais à l'abri de pareils troubles. Le gouvernement ne restera pas sourd à son appel, et la prochaine session ne se passera pas sans qu'une mesure de salut n'ait été adoptée.

Mort du Docteur Sabin Martin.

Une nouvelle désolante nous arrive, la mort du docteur SABIN MARTIN. Il ne faut pas que de tels hommes s'en allent sans qu'on rende hommage à leur caractère.

Un mot dira notre pensée sur celui-là, ce fût un juste. Jamais on n'eût plus profondément que lui la notion du devoir ; jamais honorabilité ne fût plus complète, dévouement aux siens plus entier. Médecin, il fût ici une lumière ; père, un modèle qu'il faudra toujours citer ; époux, l'appui, le guide, la consolation du foyer. Quand venaient les douleurs, les malheurs, il les voulait tous pour lui ; il s'en serait abreuvé pour les épargner à ceux qu'il aimait.

Et ce ne fût pas seulement aux siens qu'il se montra bon, jamais pauvre ne frappa vainement à sa porte. Que de fois l'avons-nous vu vieux, courbé, souffrant, brisé, se rendre chez le malade—moins frappé que lui—et lui prodiguer des soins qui ne faisaient plus attestiffe encore parce que ce malade était aussi un indigent.

C'était la vertu même, mais la vertu qui ne cherche ni la lumière, ni la récompense. Pendant plus de 40 années, à Paris, ici, nous l'avons connu, et jamais cette nature, qui sourlait encore même sous le plus terrible vent de l'adversité, ne s'est démentie.

Si l'honneur, dans tout ce qu'il a de plus pur, attire forcément la foule autour d'un cercueil, la ville entière sera auprès de celui-là, aujourd'hui, à l'heure de ses funérailles.

Quand les petits enfants qu'il laisse, déshérités du grand père adoré, du grand père si doux, si tendre, seront en âge de comprendre la perte affreuse qu'ils viennent de subir, qu'ils allient souvent faire un pieux pèlerinage à la tombe de l'aïeul, qu'ils y portent des moissons de fleurs. Enfants, nous vous le disons, vous n'aurez jamais trop de fleurs pour cette tombe où descend la plus pure des créatures du Bon Dieu, après 75 années d'une vie qui sera votre exemple et votre orgueil.

A la vertu qu'il laisse—modèle de vertu et de résignation aussi—nous n'avons pas de consolations à offrir en pareil moment. Nous savons que son deuil sera long, austère ; il doit l'être. Elle pleurera donc souvent et longtemps, toutes les larmes sont dues à pareil mort ; mais aussi, sous le voile du deuil, elle pourra mêler une juste fierté à ses larmes amères, car, nous le répétons, jamais chef de famille ne valût mieux que celui-là. Encore une fois, c'était un juste. Qu'il dorme en paix maintenant, et qu'il trouve de nous ce dernier adieu parti du cœur.

KEM GROVE, N. C.—Le Dr G. N. Roberson dit "Je prescris "Brown's Iron Bitters" et je constate qu'ils produisent tout le bien qu'on en dit."

MLLE ARCADIE VILLERÉ, lauréate du dernier concours littéraire de l'Athénée Louisianais, dont le manuscrit a reçu les compliments les plus flatteurs des messieurs du comité d'examen et lui a valu la médaille d'or, ouvrira, prochainement, un cours de langue française, à sa résidence, No 185 de la rue Huitième, entre les rues des Magasins et Camp.

A une instruction solide et une connaissance approfondie du français, Mlle Villeré joint une rare modestie qui lui attirera l'estime de ses élèves.

—Un journal de Londres constate qu'au cours de la saison lyrique qui vient de se fermer, deux artistes seulement ont eu un grand succès : Devoyod, Marie Durand.

Tous les deux ont appartenu à des troupes du notre Opéra de la Nile-Orléans, et Mme Durand, on le sait, est une élève de notre éminent artiste, M. Curto.

WEST END.—La pluie a bien fait les choses hier. Dans la matinée et l'après-midi elle nous a valu une excellente douche qui a éteint, un moment du moins, les ardeurs du soleil, et puis elle s'est courtoisement arrêtée. Une première fois, vendredi dernier, elle avait forcé, par ses persistance, l'ajournement du feu d'artifice japonais, mais, en bonne conscience, elle ne pouvait pas recommencer ce vilain tour. Aussi vers deux heures, elle finissait en se tombée, et donnait place à un ciel d'un bleu de turquoise.

Ceux qui avaient eu des inquiétudes, en ont été quittes pour la peur ; dès quatre heures on faisait véritablement queue pour se rendre à la fête du West End, au dernier jour de ce spectacle étrange d'un tir de feu d'artifice en plein jour. Pas un char qui ne fût plein ; c'était plaisir de voir tout ce monde de roses bien simples s'abattant sur les sièges en comptant presque chaque évolution des roues, comme si leur impatience eu pouvait accélérer la course.

A six heures tout un peuple était au West End, et à six heures précises, heure militaire, ainsi que nous l'avions annoncé, l'exhibition pyrotechnique commençait.

Elle a tenu ses promesses ; sauf une ou deux pièces récalcitrantes, un peu mouillées, enrhumées peut-être, tous les coups ont porté. Aussi chaque détonation était-elle accompagnée d'un orchestre de bravos ; et il faisait beau voir les hommes—grands enfants pour le quart-d'heure—se précipiter afin de mettre la main sur quelqu'un de ces jouets venus de Yokohama vous du ciel. C'était à qui voulait le saisir au vol ; et les poussées se faisaient plus ardentes, à mesure que l'objet se rapprochait du sol.

Du sol ! le mot ne pourrait être appliqué à chacune des chutes, car, comme pour narguer les trop avides, beaucoup de ces bibelots tombaient irrévérencieusement dans le Lac.

Mais, le croirez vous, des prévoyants étaient là, attendant dans des barques, et jouant des avirons pour arriver à pêcher les objets convoités ! Seulement nous imaginons que ces rameurs enthousiastes devaient être fort d'abord, en amenant à bord ces bibelots, car, si nous en pouvons juger à la vue, ils sont faits de papier, nous parlons des bibelots, et un bain devait singulièrement les détériorer. Mais enfin ils avaient, en quelque sorte, la valeur d'un prix de joûte.

Quoiqu'il en soit, on s'est fort amusé, et une fois de plus le public a témoigné de la gratitude à la Compagnie et à son président M. Walker, le parrain de ce nouveau né en Louisiane : le feu d'artifice diurne et japonais. C'est grand dommage, en vérité, que ce soit le dernier. Mais, sans nul doute, il reparaîtra la saison prochaine, et en pleine croissance peut-être. "Il grandira, car il est .... japonais!"

La semaine s'est brillamment ouverte de toutes façons, car il faut constater aussi le joli succès de *Billee Taylor* où donne tout le gentil bataillon de M. Eugène F. Gorman. Pimpante opérette et interprétée avec infiniment d'allure et d'ensemble. Cette opérette compte parmi les plus heureuses pour Mlles Rose Temple et Marie Roe.

Aussi fera-t-elle les frais de la semaine quinze, semaine où s'ouvrira le défilé des bénéfices, ainsi que nous l'avons déjà écrit. Ce sont les choristes femmes qui en prendront la tête, à la Matinée de demain mercredi. Nous espérons que pour elles sur tout la foule s'empressera. En effet, la choriste ne gagne pas précisément les appointements de Nilson ou de Patti ; il est juste qu'une fois au moins par saison on la dédommage et qu'on lui facilite l'épargne, si épargne il y a.

En attendant, allez entendre ce soir *Billee Taylor* ; c'est le plus sûr moyen d'être tenté d'y retourner demain. Ce spectacle, si peu coûteux, vaut infiniment mieux que celui que nous avions hier, gratis il est vrai, en pleines rues de la Nouvelle-Orléans—une course de taureaux sans torédors. La police ne parle pas d'arrestation. Ces taureaux bravent si effrontément la loi. Aux abattoirs ces artistes cornus là !

—Au moment où nous terminons ces lignes, nous apprenons que Mlles CARULLO et Gossi, deux ballerines bien souvent applaudies ici, viennent d'être engagées et y débuteront ce soir même dans des Pas entièrement nouveaux.

Affiche complète ; et vous verrez que la fin vaudra encore mieux que le commencement.

LOUISIANE.

Le Meschacébé (paroisse St-Jean-Baptiste), du 18 août :

Que dire du temps ? La sécheresse persiste, malgré les orages qui se préparent tous les jours, viennent faire croire à la pluie si désirée et se dissolvent après quelques gouttelettes. Le seul profit que nous en tirons, c'est un adoucissement de l'horrible température que nous subissions il y a quelques jours. Les chaumes sont pleins d'une poussière épaisse que des tourbillons d'air s'amusent à soulever pour nous la jeter à la face.

Cependant, certaines localités ont été favorisées de pluies et nous devons espérer notre part. Il en serait temps, car les récoltes souffrent, et la canne ne pousse plus. Les habitants riziers, qui exploitent en ce moment leurs récoltes, ne pouvaient désirer un temps plus favorable et leur besogne s'avance rapidement. L'année leur a été propice sous tous les rapports et leurs moissons seront abondantes et de belle qualité. Seulement, le marché n'est pas très bon et les riz de choix ne commandent que de 5 3/4 à 5 7/8 cents, et les négociants ne sont disposés à acheter que les meilleures qualités. Beaucoup de planteurs ont récolté leur riz avant qu'il ne fût en maturité, et il en résulte beaucoup de qualités inférieures qui nuisent au marché.

—Les derniers rapports concernant le chemin de fer de la Vallée du Mississippi disent que 75 mil es de rails ont été posés entre la Nouvelle Orléans et Baton Rouge. Il ne restait que 13 1/2 milles à faire, et le nivellement, qui n'est pas très avancé.

—Un cas d'empoisonnement, par les sardines à l'huile, a eu lieu, jeudi dernier, sur la rive droite. Mme Veuve Colin Folse et sa famille, après avoir mangé de ces conserves, ont éprouvé des symptômes d'empoisonnement et le docteur Huard, appelé à la hâte, a administré un antidote qui a mis hors de danger les personnes atteintes. Aux dernières nouvelles, toute la famille était en bonne voie de rétablissement.

L'Observateur de St Martinville, du 18 août :

Depuis bien longtemps, pour ainsi dire, nous n'avions de temps à autre que quelques ondées, et nous avions, en dernier lieu, le commencement d'une disette d'eau. Beaucoup de familles manquaient d'eau, mais fort heureusement, jeudi, vers les 2 heures de l'après-midi, un fort vent a commencé à souffler de l'ouest ; le ciel s'est couvert d'épais nuages, et bientôt l'orage a éclaté. La pluie est tombée à torrents pendant deux grandes heures. Les récoltes, quoique belles, commençaient à souffrir de la sécheresse ; cette pluie est venue juste à temps pour raviver les plantes.

—M. E. A. Duchamp, membre actif et dévoué du jury de police, demeurant dans le premier ward nous est venu rendre visite la semaine dernière, et a déposé à l'office de l'Observateur un goyave blanc à maturité, de la grosseur d'une belle pêche. La rareté d'un tel fruit dans notre localité est assurément une curiosité. M. Duchamp, seul, dans notre paroisse, possède des arbres fruitiers de ce genre. Le manque d'espace dans ce numéro nous empêche de démontrer les avantages qu'offrent notre sol pour cette culture, qui sans nul doute est une industrie praticable. Nous reviendrons bientôt sur ce sujet.

—Décédée, le lundi, 13 du courant, à deux milles du village, Mme John Jackson, âgée de 73 ans. Nos compliments de condoléances à famille éprouvée.

L'Etoile d'Ibérie, du 18 août :

"La Pauline"—c'est le nom d'un bateau à vapeur de 160 pieds de long et d'une largeur proportionnée qu'ont tout récemment acheté MM. A. J. Décuir, E. Sillan et Stanislas Blanc, de notre ville. Il sera spécialement affecté au transport de matériaux de construction : briques, charpente, briques, etc. En hiver, étant préparé convenablement, il portera les jus et les sirops des sucreries ordinaires aux raffineries, ainsi que les cannes qui pourront être achetées sur pied par les propriétaires d'usines.

—Nous saluons avec joie l'établissement, dans notre ville, d'une fabrique importante qui lui manquait, pour que les villages voisins puissent venir s'y approvisionner. Nos ordonnières, il est vrai, se vendent peu près à la demande locale ; mais pour l'extension du commerce, leurs établissements étaient insuffisants. La fabrique que monte M. A. Starck, de la Nouvelle-Orléans, et dont son fils, M. Franck Starck, est le gérant, comblera cette lacune ; et comme elle ne saurait manquer d'attirer un grand nombre d'acheteurs, il s'en suivra, nécessairement, une vente si active, que tous en retireront avantage et profit.

—Supposant un lot de canards tués le matin, n'importe quel point de la baie Vermillion, il est facile à une embarcation légère de venir, en peu d'heures, à l'embarcadère du chemin de fer de la Saline. Le train partant de cet endroit fait connection avec le train de fret rapide qui part de la Nouvelle-Ibérie vers cinq ou six heures du soir et arrive à la Nouvelle-Orléans de très bonne heure : soit vingt heures en tout, depuis l'instant où le gibier est tué et mis sur le marché, ce qui est de huit ou douze heures en avance sur celui venant d'autres points, sant le voisinage immédiat de la métropole. Nous pensons qu'il y a là quelque chose à faire. Avis à ceux que cela intéresse. Nous pensons qu'il n'y aurait aucune difficulté à s'entendre avec les habitants de cette région, qui, plus ou moins, sont tous d'excellents chasseurs.

—La fonderie et atelier de mécanicien qu'a fait construire M. Chas Scott, sera prochainement prête à fonctionner.

Le Capitolian Advocate (Baton Rouge) du 17 août :

Bien que nous ayons eu, hier, assez de tonnerre et d'éclairs, pour nous faire espérer une abondante pluie, nous n'avons eu qu'une ondée insuffisante à rafraîchir la terre.

—La production de la jute n'a jamais, jusqu'ici, beaucoup tenté nos fermiers ; et il ne s'y consacreront pas, tant qu'ils ne verront pas paraître une bonne machine à décortiquer.

Le Sugar Planter [West Baton Rouge,] du 18 août :

L'ondée que nous avons eue, lundi dernier, a fait un bien incalculable à nos récoltes qui étaient desséchées. Tout le monde espère que la sécheresse a fait son temps ; on croint même qu'il ne tombe désormais plus de pluie que nous n'en pouvons désirer—ce qui nuirait aux récoltes presqu'autant que la disette d'eau, survenant au moment où pousse la seconde récolte. Un temps pluvieux entraverait la cueillette du coton, qui va bientôt commencer.

—Nous avons, en ce moment, beaucoup de nouvelles dans notre paroisse ; de tous les côtés nous arrivent des rapports fâcheux ; heureusement, le genre d'affection qui prévaut n'a aucun caractère alarmant. C'est une fièvre paludéenne qui, probablement, durera jusqu'aux premières fraîcheurs.

Le St-Charles Herald [Hahnville], du 18 août

Nous avons eu, lundi, mercredi et vendredi, une excellente pluie, qui a fait un grand bien à nos récoltes.

—Nos champs de riz sont pleins de moissonneurs ; partout il y a du riz mûr bon à couper. Les travailleurs sont en demande. La culture du riz se fait généralement entre amis et voisins qui, souvent, travaillent de société. En fait, elle n'occasionne qu'un travail désagréable, celui de la moisson, qui se fait au milieu des plus grandes ardeurs de l'été. La chaleur, la fatigue n'arrêtent pas beaucoup les travaux parmi des gens qui se connaissent, se fréquentent et travaillent, en définitive, pour eux-mêmes, mais les employés, qui ont à faire les volontés d'autrui pour qui, en fin de compte, c'est un rude travail, cherchent à se faire bien payer ; aussi nous ne nous étonnerions pas de les voir demander jusqu'à $1 25 par journée régulière.

M. Belcom, près de la Maison de Cour, a déjà battu du riz, et il pourrait activement en récolte. La machine à vapeur et la batteuse ont été essayée avec succès ; elles n'attendent plus que les gerbes de riz pour commencer un travail sous la direction de Pierre d'Arenbourg.

Extrait d'une lettre adressée, à la date du 14 août, par Eugène R.. au *Courrier de Houma*, [paroisse Terrebonne,] du 18 août :

Récoltes : Ah ! voilà un mot qui, à lui seul appelle l'attention de vos lecteurs qui pour la plupart du moins sont planteurs. Eh bien ! M. l'Editeur, les récoltes à la Vacherie sont supérieures à celles du Coteau Folse et de Raceland, à part quelques exceptions de peu d'importance —s'entend de peu d'importance au point de vue de la statistique—Ce que j'ai vu de mieux, c'est chez MM. Rousseau, Forest et Ledet. Et chez ces messieurs, nous avons non-seulement à saluer d'un regard satisfait des récoltes qui promettent mais encore il nous faut admirer l'esprit d'initiative, de progrès et d'intelligence que l'on remarque sur ces habitations, où, tout ce qui est nouveau dans l'industrie est mis en application.

Une masse d'ouvriers sont là à l'œuvre montant des machines nouvelles, en démontant d'anciennes, démolissant ici, reconstruisant là ; enfin ! une révolution complète ! vous aussiez cru que je m'étendisse sur ce sujet et que je vous fournisse des explications complètes et surtout pratiques ? Mais pour cela, mon cher Editeur, il vous faudrait un bon Reporter, un homme qui fût à la fois ingénieur, architecte, auurier, raffineur, économe..... que sais-je ? Je ne saurais suffire à la tâche. Contentez-vous donc de savoir, je la répète, que là, l'énergie, l'intelligence, luttent avec courage et avec pleine confiance ; que le succès couronne leurs efforts, c'est mon souhait le plus cher.

Cependant je dois vous faire remarquer que, en dépit de ces apparences superbes de la récolte, on se plaint généralement du *brix* de la sécheresse. De l'eau, de l'eau, c'est le cri universel.

Maintenant, encore un mot à propos de plantation. Le hasard—ce galopin fort intelligent parfois—nous mena à la résidence hospitalière de M. E. A. Lépine où nous reçûmes un accueil excellent. Eh bien ! là aussi la récolte est fort belle. M. Lépine m'a parlé d'améliorations magnifiques qu'il se proposait de faire sur l'habitation qui lui appartient et attenant à l'habitation Mathews dont il est le *manager*, mais moi, cher Editeur, je suis encore forcé de répéter ce que je disais plus haut, en vous parlant d'*improvements* en matière de sucrerie de cannes, etc..... je n'y comprends absolument rien, et vous, comme vos lecteurs, me pardonnerez, je l'espère.

Le People's Vindicator, (Natchitoches,) du 18 août :

Les récoltes, qui promettaient beaucoup, il y a quelques semaines, ont été cruellement éprouvées par la longue sécheresse qui s'est fait sentir dans toute la Louisiane, et nous pouvons affirmer, à notre grand regret, que la récolte du coton sera réduite de 20 pour cent. Espérons que cette réduction en fera hausser la valeur sur le marché, de façon que le producteur n'y perde rien.

Nous avons reçu, hier, les quatre premiers numéros de *Les Deux Mondes*, fort intéressante revue hebdomadaire, publiée à Buffalo, New York, par des hommes d'un véritable talent. Comme dans les deux premiers numéros dont nous avons déjà accusé réception, nous y avons trouvé d'excellents articles littéraires, artistiques, dramatiques, ainsi que des articles de mode fort piquants. Nous devons signaler surtout, dans le 4me numéro, un fort joli aperçu sur le théâtre anglais, devenu presque perpétuel ; et, parfois, servile imitation du théâtre de la France.

Publiés surtout pour charmer les loisirs des familles, la revue peut figurer avec honneur dans tous les salons.

Nous croyons qu'elle obtiendra un grand succès dans une ville comme la Nouvelle-Orléans, où se lisent avec tant de plaisir toutes les bonnes et saines productions de langue française.

Nous lisons, dans le *Messager Franco-Américain*, du 16 août :

Les événements n'ont pas voulu que les adieux que je vous adressais ici, au mois de février dernier, fussent définitifs. Je reprends donc, à dater d'aujourd'hui, la direction du *Messager Franco Américain*.

A tous les amis que je ne croyais plus rencontrer que sur le terrain des relations sociales et que je viens retrouver aujourd'hui sur le champ tourmenté de la politique quotidienne, je demande leur concours et leur dévouement d'autrefois.

Leurs sympathies et la conscience du devoir accompli m'ont soutenu pendant un quart de siècle ; il n'y a pas de raison pour que nous ne recommencions pas tous ensemble un long bail de bonne et fructueuse collaboration à l'œuvre de diffusion des saines doctrines républicaines.

Pour moi, je reviens à mon poste, plus passionnément dévoué que jamais à la grande cause de la liberté, et tous mes efforts vont tendre à faire de nouveau du *Messager* le digne champion, sur la terre de Washington, des principes immortels d'où sortit, il y a près de cent ans, l'émancipation du monde moderne.

H. DE MARETH.

Colonies françaises.—Cochinchine et Tonkin.

Une lettre adressée au *Temps* contient les quelques détails que voici, sous la date d'Hanoï, 20 juin :

"Le 12 juin, une canonnière française, la Carabine, a coulé dans les eaux de Nam-Dinh trois jonques annamites qui voulaient la prendre à l'abordage.

"Le général Bouet, arrivé le 16 à Hanoï, en passant par Nam-Dinh, a prescrit le percement de quatre grandes rues, destinées à assurer la police et l'ordre public, aussi bien que la défense militaire.

"Après le passage du général à Nam Dinh, 8200 hommes de troupes régulières chinoises partirent de Lang-Son sur la frontière orientale du Tonkin, où, à ce qu'il paraît, mis le siège devant Nam Dinh. (Cette nouvelle concorde avec la nouvelle télégraphique portant que nos troupes ont, sur ce point, chassé les ennemis de plusieurs positions qu'ils ont réoccupées après leur abandon). Un corps de milices indigènes, organisé par le lieutenant-colonel Hadens, fait dans cette ville de grands services.

"Ce qui paraît certain, c'est qu'autour de Fou-Hai, sur la route de Song-Tai, et à Bac-Ninh, l'ennemi se trouve en grand nombre. La Trombe et l'Eclair sont dirigés sur Song-Tai.

"Haiphong était, à la date de la lettre que nous citons, défendu par 108 hommes d'infanterie et par les transports le Paraceval et le Drac. L'ennemi, très audacieux, avait pillé la banlieue et les villages des environs.

"La mission française, ayant à sa tête Mgr l'évêque Puginier, a fin abandonner Ka-Bo. La mission espagnole s'est réfugiée à Haiphong."

Voici le texte de la pétition qui se signe à Saïgon pour demander l'union du Tonkin et de la Cochinchine :

"Saïgon, le 22 juin 1883.

"Messieurs les membres du Parlement,

"La colonie tout entière vient énergiquement protester auprès de vous, et devant la France contre l'idée de faire du Tonkin une colonie à part, administrée par un gouvernement spécial, indépendant de la Cochinchine.

"Par nos labeurs, par nos sacrifices et par nos autes, nous avons contribué les premiers à asseoir en Indo-Chine les bases d'un empire colonial riche et d'un grand avenir commercial et industriel.

Nous connaissons ces régions fertiles, nous les avons parcourues en tous sens depuis vingt ans, et nous nous sommes mis en rapport avec ces populations essentiellement agricoles, connaissant l'élément producteur le plus fécond ; aussi pouvons-nous sûrement affirmer que le sort de la Cochinchine et celui du Tonkin et de l'Annam sont et ne peuvent qu'être indissolublement liés en vue de l'unité de l'action française au milieu des deux plus vastes empire du monde : l'Inde et la Chine.

"Depuis les derniers événements, la prise du Tonkin s'impose et Hué doit être placé sous notre garde.

"Nous comptons sur notre député pour faire prévaloir nos droits imprescriptibles auprès de vous et dans les Conseils de la République.

"Il ne peut pas, il ne doit pas y avoir de séparation administrative pour ce grand tout de l'Indo-Chine française.

"Nous sommes avec un profond respect, Messieurs les membres du Parlement, vos très humbles et très obéissants serviteurs."

La débilité nerveuse, ce fléau du peuple américain, cède immédiatement à l'ostéoplé "Brown's Iron Bitters."

ELECTIONS MUNICIPALES A LA BAIE ST LOUIS.—Une élection d'aldermen a eu lieu hier à la Baie St Louis. MM. Etonard Gardebled et Jesse Cowand ont reçu la majorité des suffrages et ont été déclarés élus.

D'après le trente-unième rapport annuel des directeurs de la bibliothèque de Boston, Massachusetts, celle-ci compte, actuellement, 422,116 volumes reliés. Il n'y a, dans le monde entier, que dix qui soient plus considérables qu'elle.

La République Française du 8 août :

Il faut revenir sur le fait dominant de la session parlementaire qui vient de se terminer par la victoire du cabinet sur deux points d'une extrême importance, à travers des difficultés sans nombre et malgré les assauts furieux d'une opposition accoutumée jusqu'à présent à vaincre, c'est à-dire à empêcher le maintien de tout gouvernement durable.

C'est là un événement tout à fait digne d'attention dans les circonstances où nous sommes. Le ministère du 21 février s'est présenté à la Chambre avec autant de dignité ferme que de sincère et nécessaire modestie. On peut dire qu'il s'était constitué en quelque sorte sous la pression du sentiment qui dominait alors le pays et qui le domine encore, de faire de la République un gouvernement stable, régulier, capable de longues et sérieuses entreprises. Ce sentiment est si général, si puissant dans toute la France républicaine, que c'est à sa force qu'il convient d'attribuer le peu d'influence dont jouit une opposition qui croit répondre aux vœux comme aux besoins de la démocratie en invoquant sans cesse les principes, et qui s'obtine à ne point tenir compte des faits. De cette force, le cabinet de M. Jules Ferry s'est emparé hablement, et c'est avec elle qu'il a formé, discipliné, gouverné la majorité parlementaire.

Pour dire toute la vérité, le ministère du 21 février, quand il a pris les affaires, n'était pas en mesure de se prêter lui-même aux exigences du parti qui le portait au pouvoir. Pendant les entr'actes, un nouveau divertissement sera représenté devant l'assemblée.

Siège réservé, 5 sous. Bal ou de famille, 25 sous. On pourra se procurer des sièges réservés deux jours à l'avance.

GRAND BAL dans la salle du Casino, à 9 heures du soir. Concert chez le jouera jusqu'à 5 heures du matin le lendemain.

Les dames seront admises par invitation seulement.

Entrée 50 sous pour les messieurs.

19 août—10 21 22 23 25

LA PAILLE INDIQUE LA DIRECTION D'OU SOUFFLE LE VENT.

Eu égard à l'accroissement incessant de mes affaires, il devient nécessaire que j'agrandisse mes salles de vente. Je me conformerai donc à cette exigigence en prenant possession, à partir du 15 Septembre, des bâtisses situées au coin des rues Canal et North Peters, avec un fonds complètement nouveau de vêtements pour Hommes, Jeunes gens et Enfants.

C. LAZARD,

213, 215 et 217 rue Decatur.

19 août 1m PP

Compagnie Générale Transatlantique.

LES bureaux de la Compagnie ont été transférés au No 61 rue Carondelet.

15 août—3t A. SCHREIBER, Agent.

ON DESIRE

QUE TOUT LE MONDE SACHE

QUE LE MAGASIN DE

C. LAZAR

sera transféré au coin des rues Canal et North Peters, à partir du 15 septembre.

19 août—1 mois.

INSTITUTIONS.

Collège de Saint Isidore.

(RUES PETERS ET REYNES,)

Troisième District, Nouvelle-Orléans.

Sous la direction des Prêtres et des Frères de la Congrégation de Ste. Croix.

PROSPECTUS ANNEE SCOLAIRE.

LE samedi 1er septembre à 8 heures du matin les classes entreront en activité et leur but principal est de donner aux élèves une éducation commerciale complète.

Pension ou externement, de $18 par mois.

Pour des renseignements en détail, s'adresser au Dir. Pers Puginier.

19 août—2m dim mer sam

Académie de St. Aloysius.

DIRIGÉE PAR LES FRÈRES DU SACRE-COEUR.

Enseignure Chartres et Quartier.

OUVERTURE des classes de cette institution, le premier LUNDI de septembre prochain.

Les études des branches commerciales, et les langues sont de rigueur dans l'éducation morale et religieuse.

Le Français et l'Allemand sont enseignés sans prix extra.

L'âge de admission est de sept à seize ans.

Pour l'intérêt particulier du succès des études, les parents sont priés d'envoyer leurs enfants dès l'ouverture des classes.

14août—1m DMsJ

Jefferson Académy,

93 Rue Canal, entre Bourbon et Dauphine.

Sous la direction de WILLIAM HENRY LÉ.

La 46me session annuelle commencera le LUNDI, 3 sept.—Classes du jour: de 9 A. M à 4 heures P. M.; classes du soir de 6 1/2 à 9 heures. Pour conditions, s'adresser à l'Académie.

12août—2m dim mar jeu

Université de l'Etat de la Louisiane

—ET—

Collège Agricole et Industriel.

Baton-Rouge, La.

La session de 1882-84 commence le 5 octobre.

LE Cours embrasse les branches les plus variées de l'enseignement scientifique et littéraire ; comprie l'agriculture et l'industrie. L'Université est située dans une localité très saine. ENSEIGNEMENT GRATUIT. Toutes ses dépenses à l'exception de celles faites pour livres et habillements ne dépassent pas $200.

Pour les catalogues s'adresser à

J. W. NICHOLSON, Président.

21 juil—2m

B. TREMOULET,

Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste,

Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, reçus de maisons de premier ordre.

Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.

Portes de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.

Champagnes de toutes marques en remise.

Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.

Vins de Californie de toutes sortes.

Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc.

AUX PLUS BAS PRIX.

ACHAT ET VENTE

D'Ouvertures de Seconde Main,

—TELLES QUE—

Portes pleines et vitrées, châssis, persiennes, vitrines, comptoirs, etc.

No 12 RUE CONTI,

21août—1m mar j d A. DELCOUS.

A Louer.

A partir du 1er Octobre, le bureau situé au rez de chaussée No 79 rue Hunville, entre Royale et Bourbon.

S'adresser à

KILMORE DUFOUR,

Chambre No 5, Gallier Court,

No 11 rue Carondelet.

19 août—

A louer

LA MAISON DE RÉSIDENCE en briques se composant d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage, et d'une mansarde, située au coin des rues Bourbon et Quartier. On pourra en prendre possession dès le 1er octobre.

S'adresser à HORACE L. DUFOUR,

14août—tf 8 rue Carondelet.

Grande Célébration de la Fête de St-Louis

—PAR—

L'Association de Bienfaisance Mutuelle du Pélican,

Au Fort Espagnol,

SAMEDI, 25 AOUT 1883.

Le plus grand spectacle qui ait jamais été vu à la Nouvelle-Orléans, le célèbre "ATRAYAMA JAPONAIS."

Feu d'Artifice le Jour,

qui sera tiré positivement à 5 heures du soir.

La Grande Fête commencera à 10 heures du matin.

Grande décoration de la gare rive du Canal et au Fort Espagnol.

Grande Matinée Extraordinaire,

Entrée, 25 sous.

Jeux nouveaux, amusements champêtres organisés expressément pour la circonstance ; ouverts à tout le monde.

1° Revolving Buckets (Douches Egyptiennes.)
2° Mons Tournant, (blanche et